

# LES TÉMOINS DE PIERRE

SIMON BECKETT

PIRANHA



BLACK



## LES TÉMOINS DE PIERRE



Simon Beckett

# LES TÉMOINS DE PIERRE

---

traduit de l'anglais par Isabelle Maillet

**BLACK**  
**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

Cette œuvre est une fiction et, à l'exception d'événements historiques,  
toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé  
serait purement fortuite.

Édition originale publiée par Bantam Press,  
un imprint de Transworld Publishers,  
sous le titre *Stone Bruises*.

Copyright © Hunter Publications Ltd 2014

© Piranha 2016,  
pour la traduction française

*À la mémoire de Friederike Kommerell*





Je n'ai presque plus d'essence. L'aiguille de la jauge est dans le rouge, et je n'ai pas vu de station-service depuis des heures. Je serais sans doute bien avisé de m'éloigner de la route principale, mais les champs semblent se déployer à l'infini, comme s'ils voulaient me retenir sur la chaussée jusqu'au dernier hoquet du moteur. Même s'il est encore tôt, la chaleur est déjà étouffante : le vent qui s'engouffre dans l'habitacle par la vitre baissée ne fait que brasser l'air sans le rafraîchir.

Redoutant la panne sèche imminente, je conduis tassé sur le volant, quand j'aperçois soudain, sur ma gauche, un chemin qui s'enfonce au milieu des champs de blé. Je m'y engage aussitôt, et la voiture cahote dans les ornières. Peu importe où il mène, du moment qu'il me permet de m'abriter des regards. Il descend jusqu'à un bosquet dans lequel je pénètre, tandis que les branches griffent les vitres de l'Audi. Je coupe le contact. L'ombre apporte une certaine fraîcheur et, dans le silence environnant, je perçois le murmure d'un cours d'eau derrière les cliquetis du moteur qui refroidit. Je ferme les yeux et cale ma nuque contre le repose-tête. Malheureusement, je n'ai pas le temps de souffler.

Il faut que je parte d'ici au plus vite.

Par précaution, je fouille la boîte à gants. Elle ne contient rien de compromettant, juste quelques bricoles et un paquet de cigarettes presque plein – des Camel, la marque que je fumais autrefois. En me penchant par-dessus le siège passager pour le récupérer, je décèle une odeur à peine perceptible, douce-amère et pas vraiment désagréable, un peu comme de la viande qu'on aurait laissée trop longtemps au soleil.

Une tache s'étale sur le cuir moelleux du siège, une autre sur la ceinture de sécurité déroulée sur le plancher – laquelle, pourtant

résistante, est quasiment sectionnée à un endroit. Je l'effleure et ramène mes doigts maculés d'une substance sombre et poisseuse.

Un vertige me saisit à la pensée que j'ai parcouru des kilomètres avec ces traces bien en évidence. J'ai beau savoir que je dois absolument mettre le plus de distance possible entre la voiture et moi, je ne peux pas la laisser dans cet état. Je peine à pousser la portière bloquée par les branches. Une fois sorti, je me dirige vers le ruisseau qui serpente entre les arbres avec l'intention d'y tremper le chiffon trouvé dans la boîte à gants. Si je parviens à nettoyer le siège sans trop de difficulté, la ceinture en revanche reste souillée : le sang s'y est incrusté. J'en enlève le plus possible, avant d'aller rincer le bout de tissu. L'eau qui coule autour de mes poignets les encercle telles des menottes de verre tandis que je me frotte les mains avec le sable du fond. En vain. Même alors elles me semblent toujours sales.

Je m'asperge le visage, grimaçant quand les gouttes glacées irritent les écorchures sur ma joue. Puis je retourne vers la voiture dont la peinture noire disparaît sous une épaisse couche de poussière grise. Après avoir arraché à l'aide d'une grosse pierre les plaques d'immatriculation britanniques, je vais chercher mon sac à dos dans le coffre. Il accroche le tapis qui recouvre la roue de secours, le soulève, et j'aperçois un objet blanc dessous. Je sens mon estomac se nouer en découvrant un paquet emballé dans du plastique.

Les jambes soudain flageolantes, je dois m'adosser à la carrosserie.

Le paquet a la taille d'une boîte de sucre, mais la poudre blanche qu'il contient est beaucoup moins anodine, j'en suis certain. Je jette un coup d'œil éperdu autour de moi, affolé à l'idée qu'on puisse me voir, mais il n'y a que les arbres et le bourdonnement des insectes en bruit de fond. Je contemple de nouveau le paquet. Je ne veux pas l'emporter, pourtant il me paraît impossible de l'abandonner là. Mon épuisement est tel que je ne sais pas comment affronter cette nouvelle complication. Pour finir, je le fourre au fond de mon sac à dos, referme le coffre et m'éloigne.

Il n'y a toujours pas âme qui vive dans les champs lorsque j'émerge du bosquet. Je jette plaques d'immatriculation et clés parmi

les hautes tiges, avant de prendre mon mobile dans ma poche. Fichu. Tout en marchant, j'ôte la carte SIM et la casse en deux, puis jette les morceaux dans un pré et le téléphone dans un autre.

De toute façon, je n'ai personne à appeler.

Le bitume gris de la route semble onduler et se déformer sous un soleil déjà impitoyable. Les rares véhicules qui circulent sont comme figés par la chaleur, jusqu'au moment où ils me dépassent en trombe, dans un brusque éclair de couleur. Mon sac est calé bien haut sur mes épaules, tel un petit singe apprivoisé. Je chemine ainsi environ une heure. Ensuite, estimant avoir mis suffisamment de distance entre l'Audi et moi, je lève le pouce pour faire du stop.

Ma tignasse rousse constitue à la fois un avantage et un inconvénient : elle attire l'attention sur moi mais laisse aussi supposer que je suis étranger, vraisemblablement d'origine anglaise ou irlandaise. La première voiture à s'arrêter est une vieille Peugeot occupée par un jeune couple.

« Vous allez où ? » me lance l'homme en français, une cigarette fichée entre les lèvres.

Changer de langue me demande un effort : j'ai plus l'habitude d'entendre parler le français que de le pratiquer, depuis quelque temps. Mais si j'hésite, c'est pour une autre raison. *Où vais-je ?*

Je n'en ai pas la moindre idée.

« N'importe où, en fait, dis-je. Je me balade. »

Comme la fille est allée s'asseoir d'elle-même sur la banquette arrière, je m'installe à côté du conducteur. Celui-ci a gardé ses lunettes noires, ce qui m'arrange : j'ai ainsi une bonne excuse pour ne pas enlever les miennes, qui couvrent le plus gros des ecchymoses de mon visage.

Il jette un coup d'œil à mes cheveux. « Z'êtes anglais ? »

– Oui.

– Vous parlez drôlement bien français, dites donc ! Vous êtes ici depuis longtemps ? »

J'hésite quelques secondes, car j'ai l'impression que cela fait une éternité. « Non, pas vraiment.

– Ah bon ? Comment avez-vous appris la langue, alors ? » intervient la fille en se penchant entre les deux sièges. C'est une brune potelée au visage ouvert et avenant.

«Je suis venu souvent en France quand j'étais plus jeune. Et je suis... enfin, j'aime beaucoup le cinéma français.»

Je m'interromps aussitôt, conscient d'en avoir dévoilé plus que je ne l'aurais souhaité. Heureusement, ils ne semblent ni l'un ni l'autre particulièrement intéressés par mon expérience. «Moi, je préfère les films américains, réplique le jeune homme en haussant les épaules. Et vous êtes là pour combien de temps ?

– Pour le moment, je n'en sais trop rien.»

Après qu'ils m'ont déposé à l'entrée d'une petite ville, je pioche dans ma modeste réserve d'euros pour m'acheter du pain, du fromage, une bouteille d'eau et un briquet jetable. Je dénêche aussi une casquette de base-ball au marché qui se tient sur la place principale – une imitation bas de gamme d'un modèle Nike, dont je me coiffe pour me protéger du soleil et dissimuler mes bleus. Et tant pis si je cède à la paranoïa, mais je tiens à passer inaperçu.

C'est un soulagement pour moi de quitter la bourgade et de me retrouver en pleine campagne, même si le soleil me brûle la nuque. Au bout d'environ un kilomètre, je décide de m'accorder une pause sous une rangée de peupliers et de grignoter un morceau de pain avec du fromage. À peine en ai-je avalé quelques bouchées que je suis saisi de haut-le-cœur et vomis tout. Quand les spasmes se calment, je m'affale au pied d'un tronc. Je suis tellement exténué que je voudrais me coucher par terre et ne plus bouger.

Je n'en ferai rien, évidemment. Je sors une cigarette du paquet et l'allume d'une main tremblante avant d'en tirer une longue bouffée. C'est ma première depuis deux ans, et elle a le goût des retrouvailles. En rejetant la fumée, j'évacue une partie de l'angoisse qui m'étreint et, durant quelques instants bénis, je ne pense plus à rien.

Ma Camel terminée, je me redresse et me remets en marche. Je n'ai qu'une vague idée de l'endroit où je suis, mais peu importe puisque je n'ai pas de destination précise en tête. Je lève le pouce chaque fois qu'une voiture passe, ce qui n'arrive pas souvent car je n'emprunte que des petites routes campagnardes où il y a peu de circulation. En milieu d'après-midi, après un court trajet dans une Citroën puis dans une Renault, j'ai parcouru moins de vingt kilomètres. Les conducteurs étaient tous deux des habitants du

coin qui se rendaient à la ville proche ou au village voisin. À cette heure-ci, cependant, même les locaux se font rares. La campagne alentour est si paisible que je me sens oublié du reste du monde. Je n'entends que le raclement de mes semelles sur le goudron et le bourdonnement incessant des insectes. Il n'y a pas d'ombre, et je ne peux que me féliciter d'avoir acheté cette casquette.

Au bout de ce qui me paraît une éternité, les champs cèdent la place à une châtaigneraie dense, clôturée par des barbelés rouillés. Les branches feuillues m'offrent néanmoins la perspective d'un répit bienvenu.

Je me dégage de mon sac à dos pour soulager mes épaules douloureuses et sors ma bouteille. Il ne reste qu'un fond d'eau tiède qui ne suffit pas à éteindre ma soif. Pourquoi n'en ai-je pas acheté deux ? Cela dit, il y a tant de choses que j'aurais dû faire... En attendant, il est trop tard pour avoir des regrets.

Devant moi, la route se déploie, toute droite, frissonnant sous une brume de chaleur et déserte à perte de vue. Je donnerais cher pour qu'apparaisse une voiture, me dis-je en rebouchant la bouteille. La chaleur est telle que j'ai déjà la gorge sèche. J'ôte ma casquette et ébouriffe mes cheveux trempés de sueur. À cet instant, je me rappelle avoir dépassé le portail d'une ferme, un peu plus haut sur la route. Je me mordille la lèvre, peu désireux de revenir sur mes pas, mais ma soif l'emporte : je ne sais pas où se trouve la prochaine ville et je ne peux pas continuer sans eau.

Pour finir, je ramasse mon sac et rebrousse chemin. Le portail est entouré de ces mêmes barbelés qui délimitent le bois. Derrière, un chemin s'enfonce au milieu des châtaigniers. Sur la boîte aux lettres fixée à l'un des piliers, le nom « Arnaud » se détache en lettres blanches presque effacées. Un gros cadenas, rouillé lui aussi, est accroché au loquet. Ouvert.

Après m'être assuré d'un rapide coup d'œil qu'il n'y avait toujours aucun véhicule sur la route, je pousse le vantail en faisant attention aux barbelés. Le chemin grimpe légèrement, puis redescend vers un groupe de bâtiments. Je débouche dans une cour poussiéreuse, au fond de laquelle se dresse une vieille ferme délabrée, à demi recouverte d'un échafaudage d'aspect branlant. Une vaste grange s'élève sur ma gauche, bordée d'un côté par une écurie surmontée d'une

horloge ancienne à laquelle il manque une aiguille. Sous les arcades à l'entrée des box, je n'aperçois pas de chevaux, seulement quelques véhicules poussiéreux, dont certains ont l'air de ne pas avoir roulé depuis un bon moment.

Personne en vue. Un bêlement s'élève d'un des bâtiments et des poules picorent le sol. Sinon, l'endroit paraît inoccupé. Je marque une pause, hésitant à m'approcher davantage. Puis, constatant que la porte du corps de ferme est entrouverte, je m'approche et frappe au panneau de bois brut. Un instant plus tard, une voix de femme demande :

« Oui ? Qui est-ce ? »

Je pousse le battant. Après la luminosité éclatante du dehors, l'intérieur me paraît particulièrement sombre, et il me faut une seconde ou deux avant de distinguer la femme assise à une table de cuisine, un bébé dans les bras.

Je lève ma bouteille vide en faisant appel à mes connaissances pour formuler ma question en français : « Pourrais-je avoir de l'eau, s'il vous plaît ? »

Si l'irruption d'un inconnu dans sa cuisine la déconcerte, elle n'en montre rien. « Comment êtes-vous arrivé ici ? demande-t-elle d'une voix calme et posée.

– Le portail était ouvert. »

Sous son regard pénétrant, je me fais l'effet d'être un intrus. Après un court silence, elle assied le bébé dans une chaise haute en bois. « Vous voulez aussi un verre d'eau ?

– Avec plaisir. »

Elle se dirige vers l'évier, remplit d'abord la bouteille au robinet, ensuite un grand verre d'eau que je bois avidement. Le liquide, glacé, a un arrière-goût terreux.

« Merci, dis-je en lui rendant le verre.

– Pourriez-vous refermer le cadenas en partant ? C'est un oubli.

– Bien sûr. Merci encore. »

Je sens son regard me suivre quand je retraverse la cour écrasée de soleil.

Le chemin me ramène au bord de la route, toujours déserte. Je cadenasse le portail et me remets en marche, tout en jetant de temps à autre un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir si une

voiture arrive, mais il n'y a derrière moi que le ruban de goudron chaud. J'accroche mes pouces aux sangles du sac à dos pour alléger un peu son poids, car il me semble encore plus lourd quand je pense à son contenu. Déterminé à me vider la tête, je me concentre sur mes pas.

Dans le silence de cette journée caniculaire, je distingue soudain un grondement de moteur encore lointain, qui enfle progressivement. Je me retourne et aperçois une tache sombre sur la chaussée, déformée par la chaleur, qui semble tout d'abord flotter sans bouger au-dessus de son reflet, avant de prendre l'apparence d'un véhicule bleu foncé approchant à vive allure.

Au moment d'émerger de l'ombrage, je remarque une protubérance sur le toit. En une seconde, je comprends de quoi il s'agit et, sans réfléchir, je saute par-dessus les barbelés, accrochant mon jean dans mon mouvement. Gêné par mon sac à dos, je me réceptionne maladroitement. Sans m'arrêter, je plonge dans le sous-bois. Quand le vrombissement se fait plus sonore, je m'accroupis derrière un arbre et risque un œil vers la route.

La voiture de police passe à toute vitesse. Je tends l'oreille, guettant un bruit de frein ou une indication quelconque laissant supposer que les occupants m'ont repéré, mais le bruit du moteur décroît peu à peu. Soulagé, j'appuie mon front contre le tronc. Je sais que je réagis de manière excessive : la police française ne s'intéresse certainement pas à moi. Je suis néanmoins trop à cran pour courir le moindre risque. Et surtout pas celui que les flics fouillent mon sac.

Je prends brusquement conscience d'un goût âcre sur ma langue : je me suis mordu la lèvre jusqu'au sang. Après avoir craché, je sors de mon sac la bouteille d'eau, me rince la bouche et essaie de me repérer.

Le bois où je me suis réfugié se situe sur une petite colline. À travers les arbres, j'aperçois les reflets d'un lac et, non loin, des bâtiments de ferme, d'une taille insignifiante à cette distance. C'est sans doute là que j'ai demandé de l'eau tout à l'heure, et je suis probablement encore sur la propriété.

Une fois debout, je frotte mon jean pour le débarrasser de la terre et des brindilles. Mon t-shirt trempé de sueur me colle à la

peau. L'air est si chaud qu'il me semble brûlant. Je jette de nouveau un coup d'œil en direction du lac. Comme j'aimerais y piquer une tête ! Mais inutile de rêver, je dois quitter cet endroit au plus vite. J'avale encore une gorgée d'eau, m'écarte de l'arbre... et hurle. Quelque chose vient de se refermer sur mon pied.

Je tombe à genoux tandis qu'un élanement fulgurant remonte dans ma jambe. Mon pied gauche est prisonnier d'une paire de mâchoires métalliques noires, semi-circulaires. Mes tentatives pour me dégager ne font qu'aviver la douleur.

« Oh, putain ! »

Le souffle court, je me force à ne plus bouger. J'ai marché sur ce qui semble être un gros piège dissimulé au milieu d'un enchevêtrement de racines. Ses dents acérées, qui ont transpercé le cuir de mes bottes, m'emprisonnent du cou-de-pied jusqu'en haut de la cheville. Elles s'enfoncent si profondément dans ma chair que je sens le froid du métal contre l'os.

Je ferme les yeux comme pour nier la réalité. « Fais chier, merde ! »

Cela ne m'avance à rien de jurer, évidemment. Alors je me libère de mon sac et change de position pour pouvoir saisir les mâchoires. Impossible cependant de les écarter. Appuyant mon pied libre contre une racine, je renouvelle la manœuvre, et, cette fois, les sens bouger – à peine. Mes bras commencent à trembler sous l'effort, tandis que les bords métalliques me cisailent les paumes. Très lentement, je relâche ma prise et me rassieds, pantelant.

Tout en frottant mes mains endolories, j'examine le piège de plus près. C'est un mécanisme grossier, à peine ocré par la rouille ; autrement dit, il n'est pas là depuis longtemps. Ses ressorts paraissent huilés, ce qui est plutôt inquiétant. Refusant de m'appesantir sur les implications de ce détail, j'inspecte la courte chaîne qui le relie à un piquet planté au milieu des racines. Après avoir vainement tiré dessus dans l'espoir de le déterrer, je renonce.

Ma jambe emprisonnée tendue devant moi, je pose la main par terre afin de tenter de me relever et sens sous ma paume le sol mouillé. La bouteille s'est renversée et presque tout son contenu s'est vidé sur la terre desséchée. Je la redresse, mais il ne subsiste



qu'un fond d'eau. J'en avale une gorgée, la rebouche puis tente de faire le point.

*OK, pas de panique.* La douleur initiale s'est transformée en élanement cuisant qui se propage dans mon mollet. Le sang a maintenant traversé le cuir de ma botte. Le silence de la forêt éclaboussée de lumière est à peine troublé par le bourdonnement des insectes. Si j'aperçois les toits de la ferme, ils sont toutefois bien trop éloignés pour qu'on m'entende crier. De toute façon, je préférerais ne pas en arriver là.

Quand je cherche mon canif dans mon sac, mes doigts rencontrent un autre objet, dont la vue me cause un choc.

La photo est écornée, les couleurs ont pâli. Je ne me doutais pas qu'elle était là, parmi mes affaires; de fait, j'avais même complètement oublié son existence. Une pliure du papier cache presque le visage de la fille et déforme son sourire. Derrière elle, la jetée de Brighton dans toute sa blancheur se détache sur fond de ciel bleu. Ses cheveux blonds sont éclaircis par le soleil, elle est bronzée et radieuse. Heureuse, apparemment.

Je suis saisi d'un brusque étourdissement. Tout se met à tourner autour de moi tandis que je range la photo. Je prends de profondes inspirations en m'obligeant à me calmer. Le passé est le passé; je ne peux rien faire pour le changer, sans compter que j'ai plus que mon lot de problèmes avec le présent. Je sors enfin mon canif. Il est pourvu d'une lame de sept ou huit centimètres, d'un ouvre-bouteille et d'un tire-bouchon, qui me paraissent toutefois bien insuffisants pour forcer un piège. J'insère tout de même la lame entre les mâchoires, mais elle casse lorsque j'essaie de les écarter.

Je cherche alors autour de moi quelque chose à utiliser comme un outil et repère une branche morte un peu plus loin. Je parviens à la tirer vers moi à l'aide d'une autre, plus petite, puis coince l'extrémité la plus épaisse entre les mâchoires. Le métal entaille le bois, pourtant je sens le piège s'entrouvrir. J'accentue la pression, serrant les dents quand les pointes se retirent de ma chair.

«Oui ! Allez !»

La branche se brise, le mécanisme se referme.

Je hurle.

Lorsque la douleur reflue enfin, je suis allongé sur le dos. Je me redresse et, d'un geste de colère impuissante, jette les morceaux de bois sur les demi-cercles d'acier. « Saloperie ! »

Je ne peux plus nier la gravité de la situation. Même si je parvenais à libérer mon pied, j'aurais sans doute le plus grand mal à marcher... Mais la perspective de rester prisonnier ici est encore plus effrayante.

*T'es content de toi ? T'as que ce que tu mérites !* M'efforçant de repousser cette pensée, je réfléchis à une solution. Avec le tire-bouchon du canif, j'entreprends de creuser autour du piquet auquel est relié le piège – tentative futile s'il en est, qui me permet au moins de me défouler en plantant rageusement le couteau dans le sol et les racines... Au bout d'un moment, cependant, j'abandonne, lâche le canif et m'adosse au tronc.

Le soleil a amorcé son déclin. Il ne se couchera pas avant des heures, pourtant je sens la panique me gagner à l'idée de devoir passer la nuit dans cet état. J'ai beau me triturer la cervelle, je ne vois qu'une chose à faire.

Je prends mon souffle et hurle de nouveau.

Mon cri meurt sans un écho. Impossible qu'on l'ait entendu de la ferme où je me suis arrêté plus tôt. Je recommence, en anglais et en français. Je m'époumone, jusqu'à en avoir la voix éraillée et la gorge irritée.

Dans un sanglot, je m'égosille encore : « À l'aide ! » Puis, plus faiblement : « Je vous en prie ! » Mes appels semblent étouffés par la chaleur de l'après-midi, arrêtés par les arbres. Le silence s'abat de nouveau sur le bois.

Je comprends alors que tout effort est inutile.

Le lendemain matin, je me réveille fiévreux. J'ai tiré du sac mon duvet, dans lequel je me suis enveloppé pour dormir, ce qui ne m'a pas empêché de frissonner une bonne partie de la nuit. Une douleur sourde palpite dans mon pied, au rythme de ma circulation sanguine. J'ai beau avoir tant bien que mal desserré les lacets de ma botte, le cuir, désormais assombri et poisseux, est tendu à craquer. J'ai l'impression d'avoir au bout de la jambe un énorme abcès prêt à éclater.

Dès les premières lueurs du jour, je tente de nouveau d'appeler au secours, mais ma gorge desséchée ne laisse filtrer qu'un coassement rauque. Bientôt, je n'ai même plus la force de crier, alors j'essaie de penser à d'autres moyens d'attirer l'attention. Et si je mettais le feu à l'arbre ? Sur le coup, l'idée m'enthousiasme, et je vais même jusqu'à palper mes poches à la recherche du briquet, avant de me ressaisir.

Le simple fait d'avoir sérieusement envisagé de passer à l'acte m'affole.

Cet éclair de lucidité est cependant de courte durée. Alors que le soleil se lève, annonçant une nouvelle journée caniculaire, je repousse mon sac de couchage. Je suis en nage, tour à tour brûlant et glacé. Je darde un regard noir sur mon pied, en regrettant presque de ne pas pouvoir le ronger, comme le font les animaux pris au piège. L'espace d'un instant, je m'imaginais mordre ma jambe, sentir dans ma bouche le goût de ma chair et de mon sang... Je chasse résolument cette vision. Je suis assis contre un arbre, et la seule chose qui mord mon pied, c'est une demi-lune d'acier.

J'oscille entre conscience et inconscience, tandis que mon cerveau fébrile est la proie d'hallucinations confuses. À un certain moment, je crois apercevoir un visage penché sur moi – un visage féminin magnifique, digne d'une madone. Il ne tarde cependant pas à se confondre avec celui de la photo, me replongeant aussitôt dans les affres du remords et du chagrin.

« Pardon », dis-je, sans être sûr de parler à voix haute. « Pardonne-moi, je t'en prie. »

Alors que je scrute ce visage dans l'espoir d'y voir enfin l'expression de la clémence, il devient peu à peu translucide, laissant apparaître les os du crâne, et sa beauté superficielle s'efface, révélant la pourriture et la décomposition sous la surface.

Une nouvelle vague de douleur déferle en moi et m'emporte. Il me semble entendre quelqu'un crier au loin. Quand les cris s'ameublissent, je distingue des voix plus proches qui s'expriment dans une langue que je reconnais, sans toutefois parvenir à lui donner un sens. Avant de se dissiper, quelques mots me parviennent, aussi distincts qu'un carillon d'église :

« Doucement. Essayez de rester calme. »

Je comprends « doucement ». Le reste de la phrase m'échappe.

Puis la souffrance m'engloutit et je cesse d'exister.